

E. Wolfram

Es wird nicht Friede – es ist Friede

Prozessbeschreibung einer psychoanalytischen Sandspieltherapie eines sexuell missbrauchten Mädchen*

Zusammenfassung In diesem Artikel wird die Psychodynamik der unmittelbaren Folgen von realem Inzest anhand einer Fallgeschichte dargestellt, die mit der Methode der psychoanalytischen Sandspieltherapie durchgeführt wurde. Ziel der Therapie war es, die Identifikation mit dem Aggressor zu lösen, die sich in einer paralysierenden Angst aufgrund der Abhängigkeit und Hilflosigkeit des Opfers äußert und dazu führt, dass das Opfer die Schuldgefühle empfindet, die der Täter nicht haben kann. Die Ich-Stärke und die daraus resultierende Integrationsfähigkeit des zu Therapiebeginn viereinhalb Jahre alten Mädchens bildeten die Basis für den voranschreitenden Therapieprozess, der anhand der Sandbilder deutlich wird. Freud meinte, dass die psychischen Folgen eines solchen Kinderverhältnisses außerordentlich tiefgreifend sind und eine lebenslange Verknüpfung der beiden Personen zur Folge hat. Die Frage, die sich hier stellt, lautet: konnte dieses Band durch die Therapie gelockert oder gar gelöst werden?

Schlüsselwörter: Realer Inzest, Psychoanalytische Sandspieltherapie, Einzelfallstudie, innere Dynamik, Prozessbeschreibung.

There is peace, but no-one gives me peace. A description of a sandplay-therapy with a sexually abused girl

Abstract The present essay deals with the consequences of real incest and is presented in a single case study. The therapeutic method used is a psychoanalytic approach to sandplay-therapy. The aim of the therapy was to loosen the victim's personal identification with the aggressor. This identification is expressed by the victim's paralysing anxiety which stems from her dependency and helplessness at the time of the abuse. Further, it results in a manifestation of those feelings of guilt in the victim which the perpetrator cannot feel himself. In the beginning of the treatment, the ego-strength and the resulting integrative capacity of the then four-and-a-half-year-old girl were the basis of the therapy's progress. This progress is illustrated by the pictures the child created in the sand. According to Freud, the psychological consequences of such an incestuous relationship reach very far and lead to a lifelong tie between both persons involved. The question raised in this essay is: Is it possible that this tie was loosened or even broken through the therapy?

Keywords: Incest, psychoanalytic sandplay-therapy, identification of victim to aggressor, inner dynamics, therapy process.

“La paix règne – personne ne fait la paix”. Description du processus thérapeutique lors d'une psychanalyse par le jeu de sable avec une fillette ayant subi des abus sexuels

Résumé La thérapie avait pour objectif de contrer les effets pathogènes du souvenir des abus. Selon la théorie de la séduction de Freud un vécu à contenu sexuel, datant de la (petite) enfance mais demeuré jusqu'alors “sans effet”, lie par une chaîne d'associations le passé et un événement ‘déclanchant’ du présent. Ce n'est qu'à ce niveau ultérieur que l'on retrouve les traces du vécu sexuel infantile. Les enfants sont dotés d'une sexualité spontanée à un âge très précoce et c'est pourquoi une funeste confusion se produit sou-

vent au moment où l'individu atteint l'adolescence ou l'âge adulte et où des sensations génitales et sexuelles sont réactivées: il n'est plus certain de ne pas avoir désiré l'abus. Cette confusion peut être évitée si par la thérapie, on réussit à obtenir que le/la client/e ne nie pas de manière rétrospective avoir vécu le traumatisme d'une passivité dans laquelle il/elle subissait – la dimension passivité est au centre de l'abus, puisque l'enfant a été activement séduit par le/la coupable.

La stabilité du moi de Fiona et la capacité à l'intégration qui allait de pair avec elle ont formé la base sur laquelle la thérapie a pu fonder d'authentiques

* Diese Studie wurde vom Bundesministerium für Umwelt, Jugend und Familie gefördert.

progrès. La présence d'interlocuteurs lui apportant leur soutien – la mère en particulier, ainsi que la thérapeute – lui a aussi permis dès le début d'exprimer de manière symbolique (jeu de sable) et de verbaliser ce qu'avait déclenché le traumatisme; elle n'était donc pas condamnée au silence. Ceci se manifeste clairement lors de la première phase de la thérapie, la "présentation du conflit". Dès la première séance, Fiona dit: "Papa est un embêtant, je ne veux pas qu'il vienne me chercher là où j'habite maintenant. Il a toujours léché ma chatte et j'ai dû lécher la sienne – il mérite d'être puni". Dès le début de la thérapie, la conspiration du silence entre victime et bourreau est donc rompue. En général ce dernier exploite la relation de proximité et de dépendance émotionnelle dans laquelle se trouve la victime pour la contraindre au silence. L'enfant obéit parce qu'il a extrêmement peur et il se soumet. Ce n'est qu'après un an et demi de thérapie que Fiona a verbalisé la peur qui l'avait envahie au moment d'être ouverte à mon égard, en disant: "Aujourd'hui, je voudrais rester longtemps, pas comme avant où j'avais parfois peur".

Durant la seconde phase de la thérapie – "Fiona s'identifie avec l'agresseur" – s'est exprimée l'identification au père-agresseur. L'enfant est paralysé par la peur, car il se sent dépendant et impuissant; il obéit donc passivement et se soumet aux désirs de l'agresseur, pour finalement s'identifier complètement avec lui et en particulier avec son pouvoir. Ceci fait que le bourreau apparaît comme "bon", puisqu'il est devenu part intégrale du vécu psychique de l'enfant. Pendant cette période, qui dura un an dans le cadre de la thérapie, Fiona joue le rôle du père dans les images de sable. Mais cette identification signifie aussi qu'elle se voit à travers les yeux du père et se rend elle-même responsable des agressions. Pourtant, dans le cas de Fiona l'identification n'a jamais été absolue car elle s'est toujours accompagnée d'une attitude très ambivalente. Ceci s'exprime clairement lors d'une séance où, au début, Fiona ne réussit pas à trouver la figure

du père, tout en disant que "nous ne pouvons pas jouer sans lui"; puis elle engage une conversation sur la longueur de son pénis, pour ensuite enfoncer spontanément cette figure, la tête la première, dans les toilettes et tirer la chaîne. Tant que Fiona demeurait en grande partie identifiée au père, elle se servit de notre jeu pour exercer un contrôle sur lui et ce faisant, pour passer du rôle de victime à celui d'agresseur. Or, tant que l'enfant demeure dans cette position, la manière dont sa passivité est vécue ne peut pas évoluer.

Pendant la troisième phase du processus thérapeutique – "la passivité devient active" – une modification décisive se produit. Ce qui caractérise le vécu traumatique, c'est qu'il est subi de manière passive par rapport à la violence venue de l'extérieur. Le moi n'est plus protégé contre l'excitation, une tension intérieure trop forte s'établit qui ne peut plus être éliminée et qui se transforme en peur, une peur qu'il s'agit alors de tenir en échec. Fiona renonce maintenant à s'identifier avec le père et me charge de jouer le rôle de cette figure. Ceci lui permet de représenter activement le traumatisme: je suis maintenant celle à laquelle il faut faire peur et Fiona rit souvent avec soulagement lorsqu'elle y réussit. Pendant cette période nous vivons des contacts physiques à contenu ludique, dénués de toute nuance sexuelle et donc vécus comme source de plaisir entre des partenaires égaux.

Il est typique de l'aspect spécifiquement sexuel de l'identification avec le père que la dimension introjectée ne parvienne pas à se stabiliser, car l'excitation sexuelle est constamment renouvelée au niveau somatique. En conséquent, il est pratiquement impossible de surmonter ce type d'événement traumatique sans un soutien thérapeutique. La dernière phase de la thérapie et la devise sous laquelle elle a été placée – "la paix règne, personne ne fait la paix" – montre que par le jeu actif, Fiona a réussi à surmonter ce qui lui est arrivé. La menace qui avait été d'abord extérieure, puis introjectée a alors échappé au cercle vicieux d'une réactivation constante.

Bis zum Jahr 1960 gab es nur eine geringe Anzahl von klinischen Arbeiten, die das Thema des realen Inzests zum Inhalt hatten. Es galt bis dahin als ein Randgeschehen zwischen retardierten Mädchen und soziopathischen Vätern – ein exotisches und äußerst seltenes Phänomen. Die feministische Bewegung und Kinderschutzorganisationen haben seither dazu beigetragen, Bewusstsein von sexuellem Missbrauch an Kindern zu schaffen. Heute haben wir Anhaltspunkte, die dafür sprechen, dass etwa jedes vierte Mädchen und jeder achte Bub von sexuellem Missbrauch betroffen ist. Jedes dieser Kinder hat bis zum 16. Lebensjahr eine unangenehme sexuelle Erfahrungen gehabt. In den Medien hört nun bereits eine breite Öffentlichkeit immer wieder von diesem Thema.

In meiner eigenen psychotherapeutischen Arbeit mit Kindern kann ich feststellen, dass dieses bis vor einigen Jahren nahezu totgeschwiegene Thema nun immer mehr in den Vordergrund rückt. Es fällt allen Betroffenen, ob Kind oder Elternteil schwer, über das Geschehe-

ne zu sprechen. Das Preisgeben des Geheimnisses hätte für jedes Familienmitglied weitreichende Änderungen in der interfamiliären Beziehungsgestaltung zur Folge. Es ist unmöglich, nach der bewussten Anerkennung des Inzests durch die Familienmitglieder so weiterzuleben wie zuvor. Jeder, der in einer Inzestfamilie lebt, muss nach der Aufdeckung seine Rolle neu überdenken. Insbesondere gerichtliche Folgemaßnahmen führen zur zwangsweisen Auflösung der bisherigen Familienstruktur. Aber auch Eltern, die die Möglichkeit eines freiwilligen Auseinandergehens wählen, stoßen auf schwerwiegende psychische, soziale und finanzielle Auswirkungen. Es gehört viel Mut dazu, das Eingeständnis des Inzests zu machen.

Das betroffene Kind hat zum Täter zumeist ein Näheverhältnis. „Die psychischen Folgen eines solchen Kinderverhältnisses sind ganz außerordentlich tiefgreifende; die beiden Personen bleiben für ihre ganze Lebenszeit durch ein unsichtbares Band verknüpft“ (Freud, Studienausgabe, Bd. 6, S. 75). Darauf aufbauend

wird das Kind eingeschüchtert und gewarnt, nichts von dem Geschehen preiszugeben, da sonst Strafen in Form von Liebesentzug oder Gewalt drohen. Hier wird ein Hauptpunkt der Inzestthematik deutlich: die emotionale Abhängigkeit des Kindes von dem geliebtesten Elternteil bzw. das Machtgefälle. Ein Kind ist auf den Schutz durch die Eltern angewiesen und erlebt das Zusammenbrechen dieses Schutzraumes als ein höchst traumatisches Geschehen. Die Unmöglichkeit der Verarbeitung durch den psychischen Apparat ist ein Charakteristikum des Traumas. Erschwerend tritt noch hinzu, dass sich das Kind mit seinem Problem in einer derartigen Isolierung befindet, die jegliches Vertrauen unmöglich macht. Zum Beispiel kann ein durch den Vater missbrauchtes Mädchen dem Hass auf die Mutter, die es nach seinem Empfinden dem Vater preisgegeben hat, nicht Ausdruck verleihen, da es auf die Mutter als erstes und insbesondere bei jungen Kindern hauptsächliches Liebesobjekt angewiesen ist. Das traumatische Geschehen wird daher meist über einen längeren Zeitraum hinweg verschwiegen und kommt oft erst nach drastischer Symptombildung zum Vorschein.

In den betroffenen Familien herrschen zumeist frustrierende, kalte Beziehungen, innerhalb derer die frühkindlichen emotionalen Bedürfnisse nach affektiver Zuwendung, zu jemandem zu gehören, Wurzeln zu haben, abhängig zu sein und genährt zu werden, ausgebeutet werden. Der Versuch, diese Bedürfnisse von einem Kind befriedigen zu lassen, schafft „die Bühne, auf dem sich Inzest abspielt“ (Wintersberger, 1995).

Die beteiligten Erwachsenen sind oft selbst Inzestopfer gewesen oder haben Grenzverletzungen im Bereich von Privatheit, Körperlichkeit und Sexualität am eigenen Leib verspürt. Daraus folgt eine egoistische Rücksichtslosigkeit, mit der die eigenen Kinder wieder ausgebeutet werden und die Befriedigung sexueller Bedürfnisse an ihnen ausagiert wird.

In der hier vorgestellten Fallgeschichte wird das Innenleben eines sexuell missbrauchten Mädchens auf dem langwierigen Weg der Bewältigung gezeigt. Innerhalb einer geschützten therapeutischen Beziehung entsteht die Möglichkeit, Objektbeziehungen darzustellen, innere Konflikte in die Außenwelt zu projizieren, Identifikationen mit dem Täter zu lösen und sie dadurch einer Bearbeitung zugänglich zu machen. Dafür ist es zuallererst notwendig, zwischen Kind und Therapeutin einen potentiellen Raum (Winnicott, 1974) zu schaffen. Es handelt sich dabei um einen gemeinsamen Überschneidungsbereich, in dem zwischen Kind und Therapeutin Einverständnis herrscht. Jeder existiert als eigene Person und trotzdem gibt es einen gemeinsamen Bereich oder Raum, in dem es zu Interaktionen kommt, wie sie z. B. die Deutungsarbeit darstellt. „Ich gehe davon aus, dass sich Psychotherapie in der Überschneidung zweier Spielbereiche vollzieht, dem des Patienten und dem des Therapeuten“ (Winnicott, 1974, S. 65). Dieser symbolische Raum, in dem die Möglichkeit des Spieles entsteht, ist bei sexuell missbrauchten Kindern zerstört. Der Zusammenbruch der symbolischen Welt durch den sexuellen Missbrauch hat zur Folge, dass Spiel nur noch begrenzt möglich ist, da die Gefahr des Eindringens durch den anderen fortwährend befürchtet

wird. Wenn das Kind nicht mehr Spielen kann, muss etwas unternommen werden, um ihm diese Fähigkeit wiederzugeben; erst dann kann Psychotherapie beginnen. Der Grund, warum das Spiel so wichtig ist, liegt darin, dass gerade im Spiel, durch den schöpferischen Prozess, eine Reorganisation innerer und äußerer Objektbeziehungen entsteht.

Trotz der deutlichen Zunahme an Veröffentlichungen zum Thema des sexuellen Missbrauchs gibt es wenige Ansätze, das Erleben aus dem Blickwinkel des Kindes zu beschreiben. Was ein Kind durchlebt, das Opfer eines so massiven Vertrauensmissbrauchs ist, kann immer nur annähernd erfasst werden. Umso wichtiger erscheint es, diesen Versuch einer Beschreibung des Innenlebens, der Gefühle zu unternehmen.

Sexueller Missbrauch in der Familie macht ca. 1/3 der Missbrauchsfälle aus. In dieser Arbeit wird die Fallgeschichte eines zu Therapiebeginn viereinhalbjährigen Mädchens beschrieben, das von ihrem Vater sexuell missbraucht wurde. Bei Inzestagieren handelt es sich um etwas Verbotenes, etwas Geheimnisvolles, das im ganzen Ausmaß der sozialen und psychologischen Konsequenzen vom Kind gar nicht abgeschätzt werden kann. Insbesondere handelt es sich um etwas, worüber man nicht sprechen darf. Das ist ein weiterer Punkt, warum eine eingehende Untersuchung und anschließende Deutung notwendig ist: um das Unaussprechliche fassbar zu machen. Ausgehend vom Empfinden des Kindes werden im Prozess der Therapie die familiären Bindungen und deren Veränderungen aufgezeigt.

Vorgangsweise

Die Dauer der Therapie erstreckte sich über einen Zeitraum von zwei Jahren, in denen das Kind einmal pro Woche eine Therapiestunde hatte. Im dritten Jahr fanden die Sitzungen in einem sechswöchigen Rhythmus mit je einer Doppelstunde statt.

Die Therapiemethode ist in Anlehnung an Dora Kalff (1996) die der psychoanalytischen Sandspieltherapie. Dem Kind steht ein genormter Sandkasten mit einem großen Schatz an Figurenmaterial zur Verfügung, in den es in Form eines projektiven Verfahrens seine inneren Konflikte projiziert. Dieses Medium erleichtert das Entstehen eines gemeinsamen symbolischen Raums zwischen Kind und Therapeutin, des eingangs beschriebenen potentiellen Raums nach Winnicott (1974), in dem die Möglichkeit für Interpretationen des Geschehens geschaffen wird. Die Therapeutin dient dem Kind als Container (Behälter), der das Auftauchen von traumatischen Inhalten in einer geschützten Atmosphäre ermöglicht.

Das verbale Material jeder einzelnen Sitzung ist genau dokumentiert, von den Sandbildern gibt es zu jeder Sitzung ein Diabild. Im Rahmen der Studie wird eine zusammenhängende Auswahl präsentiert. Verbale Äußerungen, die Sandbilder des Kindes sowie die Deutungen der Therapeutin bilden die Datengrundlage. Die Auswertung des Sitzungsmaterials erfolgte nach der von Kidd und Kidd (1990) entwickelten „experimentellen Methode“. Genauere Informationen zur Methode können Sie bei Wolfram (1996) finden.

Zur Person der Mutter

Frau X wuchs in einem kleinen Ort am Land als das älteste von drei Kindern auf, sie hat eine um vier Jahre jüngere Schwester und einen um sechs Jahre jüngeren Bruder. Ihre Mutter arbeitete zeitweise in einer Schuhfabrik, blieb jedoch, nachdem sie Kinder hatte, zuhause; der Vater war Chauffeur im öffentlichen Dienst. Die Kindheit von Frau X war durchdrungen von panischer Angst vor ihrem Vater. Er musste sie nur anschauen und „es ist bei ihr schon geronnen“, damit meint sie, dass sie aus Angst vor seiner Gewalt den Urin nicht mehr halten konnte. Er habe sie „maßlos gedroschen“, duldet keine Freundinnen oder Freunde in ihrer Nähe und zog seine Tochter, so weit er es kontrollieren konnte, abgeschlossen von der Umwelt auf.

Ihre Mutter war der Brutalität des Vaters hilflos ausgesetzt. Wenn er auf die Kinder einschlug, saß sie in einer Ecke und heulte. Mit diesem Bild vor Augen schwor sich Frau X, es niemals zuzulassen, dass jemand ihr Kind schlägt. Denn das hatte sie all die Jahre erlebt: dieses hilflose Zuschauen-Müssen ihrer eigenen Mutter, die sich aus dem „Tyrannegefängnis“ ihres Mannes nicht befreien konnte; sie war dem Mann hörig und ordnete sich ihm völlig unter.

Der Bruder war das bevorzugte Kind der Eltern, der Liebling und der Allerbeste. Er absolvierte eine Lehre als Kfz-Mechaniker und lebt noch bei den Eltern. Ihm hilft die Mutter, wo sie kann.

Die jüngere Schwester wurde besser behandelt als sie. Sie ist nicht verheiratet und lebt mit zwei Kindern und ihrem Lebensgefährten ca. 100 km vom Geburtsort entfernt.

In der Hauptschule hatte Frau X gute Noten, bekam dafür jedoch keine Anerkennung. Der Entschluss, eine Lehre als Blumenbinderin zu beginnen, war durch einen Freund angeregt worden, der in die Gartenbaufachschule ging. Mit 18 Jahren hatte sie die Lehre beendet und war zum ersten Mal verliebt. Der Vater reagierte darauf mit extremer Eifersucht, nächtelangen Drohungen und Schlägen gegen Tochter und Gattin. Während einer dieser Szenen packte sie ihre Tasche und lief davon, wollte aber bald daraufhin wieder nachhause zurück. Der Vater verweigerte der Tochter diesen Wunsch. Nach dieser Zurückweisung durch den eigenen Vater hätte sie nichts mehr gespürt, es war ihr egal, was mit ihr passieren würde. Sie taumelte ein halbes Jahr in diesem Zustand herum und heiratete schließlich den Mann, der diesen Streit ausgelöst hatte. Er führte sie ins Prostitutionsmilieu ein, in dem sie über ein Jahr lang arbeitete. Sie war ein gutes „Zugpferd“ für den Lokalbesitzer und dachte gar nicht daran, dass sie aussteigen könnte, bis sie ihren zweiten Mann, den Bruder ihres ersten Mannes, kennenlernte. Die zweite Heirat geschah nicht aus Liebe, es war viel eher eine Vernunftreaktion. Er hatte ein schönes Auto und außerdem meinte sie, mit ihm wieder mehr ihr eigenes Leben leben zu können. Durch diese Ehe sah sie vor allem auch eine Chance, dem Prostitutionsmilieu zu entkommen. Ihr Ziel war es, eine normale Familie aufzubauen. Sie nahm einen Job in einem Lebensmittelgeschäft als Kassiererin an. Nach eineinhalb Jahren entschloss sich das Paar zu

einem Kind. Fiona war von beiden Eltern gewünscht. Kurze Zeit nach der Geburt begann es in der Ehe zu kriseln. Der Vater wollte nicht mehr mit der Mutter in einem Bett schlafen, zog aus dem ehelichen Schlafzimmer aus und distanzierte sich emotional von ihr. Die Mutter wusste oft gar nicht, wo sich ihr Mann befand, und hatte bald den Verdacht, von ihm betrogen zu werden. Der Vater wollte in weiterer Folge auch von seiner Tochter nicht viel wissen. Wenn er zuhause war ließ er sich gehen, wusch sich nicht und verwahrloste körperlich zunehmend. Die Mutter litt unter Einsamkeit, versuchte jedoch die Ehe zu retten. Wenn sie mit ihm schlafen wollte, musste sie zu ihrem Mann ins Nebenzimmer gehen. Dabei wurden sie einmal von der Tochter beobachtet. Fiona meinte dazu: „Warum liegst du auf dem Papa oben, das gefällt mir gar nicht.“ Die Mutter war in ihrem Sexualverhalten der Tochter gegenüber sehr offen, der Vater eher verhalten. Er genierte sich, wenn Fiona ihn am Clo oder in der Badewanne sah. Die Mutter sagte, er solle sich nicht so zieren, und setzte das damals vierjährige Kind zu ihm in die Badewanne, wo sie nach seinem Penis griff und meinte „gib das weg“. Ich begreife diese Zuführung der Tochter durch die Mutter als einen Rettungsversuch für die Ehe, die nicht zu retten war. Die Beziehung, die zwischen den Eheleuten nicht mehr bestand, sollte über das Kind aufrecht erhalten werden. Die Eltern hatten zu dieser Zeit keinen sexuellen Kontakt, der Vater kam nächtelang nicht nachhause, konnte seiner Arbeit nicht mehr nachgehen, weil er trank, und missbrauchte schließlich seine eigene Tochter. Das war das Ende der Ehe und der Beginn meiner Arbeit mit Fiona, über die ich im Folgenden nun auszugsweise berichten werde.

Der erste Kontakt mit Fiona

Fiona war zu dem Zeitpunkt, als sie zu mir in Therapie kam, gerade viereinhalb Jahre alt geworden. Sie lebte bis zu diesem Zeitpunkt mit ihren Eltern auf dem Land in der Wohnung der Schwiegereltern, die einen Handwerksbetrieb führten, in dem der Vater beschäftigt war. Als die Mutter durch ihre Tochter vom sexuellen Missbrauch des Vaters erfuhr, zog sie unmittelbar in das nächstgelegene Frauenhaus, erstattete Anzeige und reichte die Scheidung ein. Ich erwähne das deshalb so ausführlich, weil klare Rahmenbedingungen und insbesondere der Ausschluss von weiterem Missbrauch unabdingbar für die Durchführung der Therapie sind. Nur unter durchschaubaren Verhältnissen kann sich das Kind in einen Therapieprozess einlassen. Wäre das Kind z.B. noch weiterhin mit dem Missbraucher zusammen, so würde sein Verbot, über das Vorgefallene zu sprechen, mit der Aufforderung nach Offenheit, Ehrlichkeit und freiem Assoziieren in der Therapie kollidieren. Das Kind befände sich dadurch in einem Zwiespalt, der es noch mehr belasten würde.

Das Kind teilte der Mutter den Missbrauch mit folgenden Worten mit: „Ich will nicht mehr, dass der Papa mein Lulu abschleckt, und ich will seines auch nicht mehr abschlecken.“ Der Vater sagte dem Kind angeblich, das sei der Daumen, doch die Tochter meinte, sie weiß, dass das sein Lulu ist. Nach Rekonstruktionen zu

schließen, zog sich der Missbrauch über ca. ein halbes Jahr und passierte, wenn die Mutter außer Haus war.

Vom Frauenhaus erfolgte die Zuweisung des Kindes zu einer Beratungsstelle für sexuell misshandelte Frauen und Mädchen, in der ich für die Kindertherapien zuständig bin. Die Mutter besuchte während der gesamten Therapiezeit parallel zur Tochter eine Psychotherapeutin. Die Therapie der Mutter ist vor allem aufgrund der auftauchenden Schuldgefühle notwendig, das Kind nicht hinreichend geschützt zu haben. Das Resultat von unbearbeiteten Schuldgefühlen ist oft ein überbeschützendes Verhalten, das dem Kind den Freiraum zur normalen Entwicklung nimmt.

Nach dem Gespräch mit der Mutter widme ich mich nur Fiona. Ich erkläre, dass sie zu mir gekommen ist, weil ich ihr mit dem helfen möchte, was zwischen ihr und dem Vater passiert ist. Ich bin nur für sie da und werde nichts weitererzählen von dem, was hier passiert. Diese Regel ist bei sexuell missbrauchten Kindern besonders wichtig, weil es zumeist auch ein gerichtliches Verfahren gibt. Therapiebereich und Gesetzesebene müssen zum Schutz des Kindes strikt voneinander getrennt werden. Deshalb ist eine gerichtlich beidete Gutachterin notwendig, falls die Aussage des Kindes eingeholt werden muss. Der Therapiebereich ist ein geschützter Raum, der ausschließlich für das Kind da ist. Ich habe es immer wieder erlebt, dass Mütter den Wunsch haben, durch die Therapie dem Vater den Missbrauch nachweisen zu wollen. Der vorrangige Grund der Mutter, das Kind in die Therapie zu bringen, ist dann der Hass gegen den Vater und nicht das Wohlergehen des Kindes.

Ich sage Fiona, dass ich mir wünsche, dass sie versucht, so offen und ehrlich zu sein als es ihr möglich ist und mir alles zu erzählen, was ihr so einfällt, auch wenn es unangenehm oder peinlich ist. Träume sind ebenso ein wichtiger Bestandteil. Es gibt hier diesen Sandkasten und daneben viele verschiedene Spielfiguren, mit denen sie etwas im Sand bauen kann. Fiona meint daraufhin ja, sie möchte mit mir spielen.

Ablauf der Sitzungen

Fiona kann immer frei wählen, was sie tun möchte. Im Sandspiel sucht sie sich ihre Rolle selbst aus und teilt mir die Rolle zu, die ich übernehmen soll. Ich deute während der Sitzungen nur selten, das Hauptaugenmerk liegt auf der szenischen Darstellung und dem sich entwickelnden Spiel. Meiner Erfahrung nach ist diese Form der Therapie besonders für junge Kinder geeignet (vier bis neun Jahre), bei denen ein intuitives Symbolverständnis der dominierende Kommunikationsmodus ist. Gerade in diesem Alter kommt das Rollenspiel der emotionalen Welt des Kindes sehr nahe.

Die Phasen des Therapieprozesses

Die Therapieprotokolle und die Sandbilder konnten in Phasen eingeteilt werden, in denen der Prozess und das Durcharbeiten der Problematik aufgezeigt wird. Die inhaltliche Bearbeitung dieser Phasen und die Beschreibung dessen, was Fiona beschäftigt hat, geschieht im

Folgenden durch eine Auswahl der signifikanten Sandbilder und Aussagen (Erlebnisausdrücke) von Fiona.

1. Phase „Darstellung des Konflikts“

Diese Phase erstreckte sich von der ersten bis zur vierten Sitzung. In dem Phasenmodell, das ich ihnen hier vorstelle, spreche ich nicht von Phasen in dem Sinn, dass nach Durchschreiten einer Phase geradlinig die nächste Phase beginnt. Vielmehr tauchen frühe Inhalte in einer späteren Phase immer wieder auf; es verändert sich lediglich der Schwerpunkt dessen, was bearbeitet wird. Ogden (1995, S. 4) beschreibt ein ähnliches Zusammenspiel von verschiedenen Phasen für den Bereich der menschlichen Erfahrung allgemein. Für ihn ist Erfahrungsbildung immer ein dialektisches Zusammenspiel der depressiven, der paranoid-schizoiden und des autistisch berührenden Modus. Es gibt durch die ganze Therapiedauer hindurch ein dynamisches Zusammenspiel der oben erwähnten Phasen.

In der ersten Sitzung waren die Mutter, die Leiterin des Frauenhauses und Fiona anwesend. Fiona pendelt zwischen den Erwachsenen und dem Sandkasten hin und her. Sie stellt gleich zu Beginn den Konflikt dar, indem sie die die große Schlange, ein Phallussymbol, aus der Vielzahl von Spielfiguren auswählt und damit die Mutter erschreckt, der das sichtlich unangenehm ist. Sie fährt mit der Schlange zwischen ihren Beinen hin und her, freut sich, dass die Mutter in Panik gerät. Das gleiche probiert sie dann bei der Leiterin des Frauenhauses. Dieses Verhalten deutet darauf hin, dass das reale Trauma nicht verdrängt wurde, sonst könnte Fiona den Konflikt nicht so offen darstellen. Wäre es verdrängt worden, hätte sie die Angst in einem Symptom wie z. B. einer Schlangenphobie gebunden. Fiona zeigte nach außen hin während der gesamten Therapiezeit lediglich unter besonderen Belastungszuständen (wie z. B. der Gerichtsverhandlung) Symptome (kurzfristiges Einkoten).

In der Folge entstehen die ersten Sandbilder, die dem Erstgespräch in der Erwachsenenanalyse entsprechen und die Darstellung des Konflikts beinhalten. Fiona nimmt zuerst die Schlange und macht Abdrücke in den Sand. Ich erkläre das für mich als die Spuren, die der Missbrauch in ihr hinterlassen hat, und frage, ob sie Schlangen mag; sie meint: „Nein, igitt, weil die giftig sind.“ Dann gräbt sie Löcher, die mit Sand wieder aufgefüllt werden. Dazu meint sie: „das wird immer hart“ und deutet auf den Sand im Loch. Fiona präsentiert auf symbolische Art die Erektion des Penis.

Im Folgenden baut Fiona ein Bild (Abb. 1) und gibt ihm den Titel „Die Hexe sitzt vor dem Turm“.

Die Geschlechtsmerkmale der Hexe (Brust und Genitalbereich) werden sorgsam mit Sand zugedeckt, um eine Reizüberflutung und damit eine Retraumatisierung zu verhindern. Hier sieht man deutlich, wie beängstigend diese Körperteile für Fiona sind. „Die Hexe (Mutter) hat auf den Mann gewartet, er hat nicht wollen hingehen“ (Abb. 1).

Diese Aussage deckt sich mit der Erzählung der Mutter, wonach sie während der letzten Zeit des Zusammenlebens zu ihrem Mann gehen musste, wenn sie mit

ihm Geschlechtsverkehr wollte. Dann kratzt Fiona Löcher in den Sand, „Wurmlöcher, die man zukratzen muss, damit die Würmer nicht rauskommen“. Sie macht dann ein großes Loch und setzt die Schlange hinein.

„Der Papa soll mich nicht holen vom anderen Zuhause (sie meint damit das Frauenhaus). Der Papa ist gemein, schlimm, der will mich holen.“

T: „Was macht er, wenn er schlimm ist?“

F: „Das erzähle ich dir nicht.“

T: „Warum bist du in ein neues Zuhause gezogen?“

R: „Weil der Papa immer mein Lulu abgeschleckt hat, der Papa gehört bestraft. Hat das deiner auch gemacht?“

Bald darauf erzählt Fiona mehr über den Inhalt des Berges: „Da sind Würmer drin, die werden wieder zgeschüttet.“

Fiona zieht die Hexenfrau aus und nimmt eine Muskelmannfigur, „Mann und Frau mögen sich“ – sie bewirft die beiden mit Sand und legt sie übereinander. Rechts von den beiden Figuren liegt ein Drache, der die Bedrohlichkeit, den der Geschlechtsakt für Fiona hat, demonstriert. Ich nehme an, dass sie in ihrem neuen Zuhause, dem Frauenhaus, ihren Hund anfänglich vermisst hat, der unmittelbar neben den beiden Figuren undeutlich zu erkennen ist. Dann tauscht sie den Muskelmann mit der realeren Figur des Vaters aus und baut nochmals eine ganz ähnliche Szene (Abb. 2).

In den folgenden Sitzungen entsteht ein Sandbild, in dem die Schlange immer wieder durch einen Bergtunnel gezogen wird. Dahinter steht das Bett, zu dem sich der Kopf der Schlange bewegt. Fiona sagt dazu: „Die Schlange schläft im Bett“ (Abb. 3).

Dann zeigt Fiona nochmals, was sie mit dem Vater tun musste: sie nimmt eine kleine Kamera, deren Objektiv sich hin und her bewegen lässt. Diesen beweglichen Teil schleckt sie immer wieder ab. Nach der Stunde gibt mir Fiona, die sonst gut Distanz bewahren kann, bei der Verabschiedung ein zu langes Bussi auf den Mund, sodass ich mich wegdrehe, um ihr die Wange zu reichen.

In dieser ersten Phase wird das sexualisierte Verhalten sehr deutlich und auf unterschiedlichste Art dargestellt. Fiona erzählt mir mit ihren Mitteln, was alles passiert ist und wovor sie sich ängstigt: vor dem Penis, der aus einem Loch hervorkommen könnte, erigiert ist, vor der Beobachtung der Urszene und vor dem Oralverkehr mit ihrem Vater.

Am Ende dieser Phase hatte Fiona mit ihrer Mutter einen Termin bei der Gutachterin.

2. Phase: „Fiona ist mit dem Angreifer identifiziert“

Der Psychoanalytiker Ferenczi (1933, S. 511–525) verwendet den Abwehrmechanismus der Identifikation mit dem Angreifer in einem spezifischen Sinn. Er bezieht sich auf die Objektbeziehung, innerhalb der das Trauma geschehen ist, nämlich die Beziehung zum Täter. Die Aggression, um die es geht, ist das aggressiv sexuelle Vergehen des Täters. Um überleben zu können, introjiziert das Opfer die Gewalt des Angreifers, so dass der Täter gut bleiben kann, weil er lebensnotwen-

dig gebraucht wird, während das Böse, das in der traumatischen Gewalt enthalten ist, in das Kind selbst gelangt. Dort wirkt es fortan selbstwerterniedrigend und verursacht regelmäßig Schuldgefühle; das Opfer empfindet das Schuldgefühl, das der Täter nicht hat.

Die in dieser Phase typische Rollenaufteilung im Sandspiel ist die Identifikation von Fiona mit dem Vater. Indem sie immer die Vaterrolle übernimmt, kann sie sichergehen, dass er nichts tun wird, was außerhalb ihrer Kontrolle steht. Mir wird die Mutterfigur von ihr zugeteilt. Fiona behält dieses Identifikationsmuster über ein Jahr lang bei, ohne je davon abzuweichen. Erst dann kann sie sichergehen, dass keine neuerliche Traumatisierung zu befürchten ist, und übergibt mir die Vaterfigur. Das ist die einzige Entwicklungslinie, die linear verläuft, in der der Phasenverlauf kein Zurückpendeln zeigt.

Der Vater hat zumeist zwei nackte Babys in seiner Nähe. Die Mutter, deren Rolle mir zugeteilt wird, ist für die zwei älteren Kinder zuständig. Fionas Identifikation mit dem Vater schwankt manchmal. Dann ist sie auch imstande, die Aggressionen ihm gegenüber zu zeigen, was sich in Aussagen wie „der Papa ist dreckig“ äußert.

Fiona spielt immer wieder Bettszenen mit dem Vater. Einmal „liegen die Eltern im Bett und küssen sich, die Kinder fliegen währenddessen weg“. In der Realität des Sandbildes liegen die Kinder neben dem Vater im Bettberg. Die Mutter liegt verdeckt auf der Rückseite. Sie kann weder den Vater noch die Kinder sehen. Wenig später wird Fiona diese Szene zu viel, sie richtet ein großes Schwimmbecken ein, das mit Gatsch vollgefüllt wird. Ihre beiden nackten Babies verschwinden im Gatsch, „das Baby versinkt langsam im Becken, es ist ersunken, es ist wie tot, die Füße sind das Einzige, was man noch sieht, der Körper tāt verschwunden sein“. Die Reaktion auf Zärtlichkeiten zwischen den Eltern sind für Fiona zuviel, sie kann keine Integrationsleistung erbringen, sondern muss bei diesem Gedanken an Sexualität verschwinden. Mein Einfall ist, ob sich Fiona in den Missbrauchssituationen wie tot gefühlt hat, dissoziiert von ihrem Körper, so wie gar nicht vorhanden oder so, als wäre der Körper kein Teil mehr von ihr.

Die Mutter hat wieder einen neuen Freund, den D. „Die liegen im Bett, ich weiß, was die tun, dreimal darfst du raten.“ Fiona will aber keine Antwort von mir hören. Ich denke, dass sie in der Realität wieder einmal den Koitus der Mutter beobachtet hat. Das Spiel im Sand wird immer chaotischer, was für Fiona sehr untypisch ist. Teufel und Masken kommen in das Bild. Die Überforderung des real wiedererlebten wird in die Szene umgesetzt. Fiona zeigt wie ausgeschlossen sie sich fühlt, wenn sie solche Szenen beobachten muss. Die Schlange läutet, die Türe geht auf, das Baby ist in der Wohnung. Die Schlange sagt „hast du keinen Papa, keine Mama“. Fiona hatte auch in ihrer Missbrauchssituation keinen Vater, da dieser den väterlichen Schutz verweigerte und zum teuflischen Verführer wurde, und keine Mutter.

Die nächste Schlange betritt die Szene „so eine große Schlange mit so einem großen Schwanz“. Das Baby rutscht auf dem Schwanz der Schlange hin und her und wird dann in den Mund der Schlange gesteckt. Als dann

auch noch die Hexe ins Spiel gebracht wird – „die Hexe ist auch eingeladen“ –, findet das Spiel einen abrupten Abbruch im Chaos.

Es ist nicht verwunderlich, dass Fiona nicht nur dem Vater gegenüber Aggressionen hat; auch die Mutter ist ihrer Rolle als schützender Teil nicht nachgekommen. Fiona drückt das mit den Worten „die Mutter verjagt den Papa in den Kindern ihr Bett“ aus. Mir fällt dazu die Aussage der Mutter ein, dass der Vater sich nicht so zieren soll, wenn die Tochter mit ihm baden möchte, oder er auf der Toilette alleine sein wollte.

Die Mutter entgeht in dem Spiel nicht ihrem Schicksal: sie wird im Sand begraben, sie ist gestorben (Abb. 4).

Fiona hat in der Zwischenzeit (die Therapie dauert jetzt bereits ein halbes Jahr) ihre positive Übertragung zu mir gefestigt. Sie will nicht, dass ich mit anderen Kindern spiele, ich soll nur ihr gehören. Die Gerichtsverhandlung wird bald stattfinden, und sie muss vor Gericht aussagen. Es gibt ein neues Gesetz, die kontraktische Einvernahme, bei der das Kind den Täter nicht sehen muss, sondern in einem anderen Raum von der Gutachterin befragt wird. Diese Situation wird dann in den Gerichtssaal übertragen. Ich bereite Fiona auf diese Einvernahme vor, worauf sie mir gegenüber sehr aggressiv wird und meint, ich soll jetzt wieder ruhig sein, sie hat mich schon gehört.

Um dieses Ereignis psychisch überleben zu können, braucht sie jedoch eine Mutter, die ihr beisteht. Die Ambivalenz dieser Versöhnung zeigt sich in der Schlange, die den Rahmen des Herzkuchens für die Mutter bildet (Abb. 5).

Es wird in diesem Bild deutlich, dass der Kristall, der in der Mitte liegt, etwas Besonderes für Fiona ist. Ich sehe ihn als ein Selbstsymbol, das auch im ersten Sandbild schon einen exponierten Platz an der Spitze des Turms gehabt hat.

Das nächste Bild entstand nach der Gerichtsverhandlung. Fiona kann ihre Aggressionen offen zeigen. Gehalten wird der aufgehängte Vater von einer großen Zecke, die ihn vorher eigentlich noch aufgefressen hat. Mit den Worten „ha, ha Vati, mit dir mach ich noch was“ werden seine Beine mit einem Strick umwickelt und er mit dem Kopf nach unten aufgehängt (Abb. 6).

Nur eine haltende Umwelt, die Fiona stützt und sie in ihrer Wahrnehmung bestätigt, macht es ihr möglich, so eindeutig Stellung zu nehmen. Dazu zählt die Mutter und auch die Therapie. Die innere Spannung ist aber so groß, dass der Hass auf den Vater in dieser ausgeprägten Form nicht aufrecht erhalten werden kann, da sie noch zu stark mit ihm identifiziert ist. Der Wunsch setzt sich durch: Der Vati kauft für die Mutti, die ich spiele, den Kristall und sie „täten alle wieder Freunde werden“. In den folgenden Sitzungen wird die Mutter wieder von der Schlange belästigt, sie fährt ihr unter den Rock, beißt sie in die Hand, ich als Mutter schreie, was Fiona sichtlich genießt. Die Schlange verschwindet mit diesen Szenen aus den Sandbildern. Fiona kommentiert das in der folgenden Sitzung mit den Worten „wir spielen jetzt ohne Schlange“ und meint kurz darauf, als wir mit Weichmachen des Sandes in Form von Gatschmachen beschäftigt sind, „damit die Seele weicher wird, sie wird schon weicher. Ich mache Gatsch statt der Seele“. Für mich stellt

das eine Erleichterung dar, sie konnte die stärksten Aggressionen dem Vater gegenüber externalisieren und braucht das Phallussymbol nicht mehr. Gleichzeitig ist es so, als ob sich eine Erstarrung löst – die Seele wird wieder weicher, was für mich auch bedeutet: lebendiger, flexibler und damit entwicklungsfähig.

Nun beginnt sich Fiona für das Thema Schwangerschaft zu interessieren. Das große Pferd ist das Mutterpferd, und die kleinen Babypferde, die hat das Mutterpferd bekommen. Der Vater, gespielt von Fiona, geht duschen und meint zu den Kindern „wehe ihr schaut mir zu“. Ich erinnere mich daran, dass der reale Vater nicht wollte, dass Fiona ihm beim Duschen zusieht. Am Frühstückstisch sitzen Vater, Mutter und Freunde. In der Mitte befindet sich wieder das Selbstsymbol, das die Verbindung zu allen um den Tisch Sitzenden bildet.

Noch vor kurzem meinte Fiona in einer Sitzung, in der die Vaterfigur nicht aufzufinden war: „ohne den können wir nie spielen“ und hat ihn, nachdem er aufgefunden wurde, gleich mit dem Kopf voran ins Clo gesteckt.

Jetzt lockert sich die Identifikation mit dem Vater langsam auf. Sie präsentiert das durch ein Zufallsspiel mit mir, in dem ich raten muss, in welcher Hand sich Mutter oder Vater befinden. Je nachdem, welche Figur ich erwische, soll ich sie spielen. Diese Rollen waren bis jetzt immer klar verteilt, ich die Mutter, Fiona der Vater. Als ich in dem Ratespiel einmal die Mutter erwische, meint sie: „Du hättest lieber den Vater gehabt, stimmt's?“ Ein zaghafter Versuch der Lösung vom Aggressor.

Erinnern wir uns nochmals an Ferenczi, der die inneren destruktiven, erniedrigenden Introjekte, die durch die Traumatisierung entstanden sind, angesprochen hat. Das Schuldgefühl, das der Täter nicht empfinden kann, wirkt im Unbewussten des Opfers als intrapsychischer Angreifer. Fiona stellt das dar, indem die Pferde die Babys zertrampeln. Noch sind die bösen Introjekte nicht gänzlich externalisiert (Abb. 7).

Nun folgt die meiner Meinung nach entscheidendste Szene des Therapiegeschehens, die sich noch durch einen Vorboten ankündigt. Sie legt die Babys mit dem guten Hirsch, der zuerst die Steine entschärft hat, damit die Babys ungehindert durch den Sand gehen können, auf einen Hügel. Dann baut der Hirsch eine Rutsche für die Babys, damit sie es lustig haben können. Ich deute das so, dass Fiona sich sicher sein muss, dass es keine Gefahr gibt, bevor sie es wagt, die Identifikation mit dem Vater aufzugeben. In der darauf folgenden Sitzung (zeitlich fast genau ein Jahr nach Therapiebeginn) passiert das für mich so berührende Ereignis. Fiona ist mit dem Bauen von Bademöglichkeiten beschäftigt. Sie meint zu mir „vorher habe ich dich gebraucht, jetzt nicht mehr“ und baut die Szene alleine auf. Die Kinder baden in dem Schwimmbecken. Ich spiele die Kinder, Fiona den Vater. Sie zögert kurz und meint dann „wenn du das nicht willst, dann spiele ich die Kinder und du den Vater“. Daraufhin folgt ein Rollentausch, ich spiele den Vater, der sich duscht und das Flascherl für die Kinder wärmt. Meine Gegenübertragungsreaktion ist folgende: ich bin aufgeregt durch das neue Ereignis, zum ersten Mal die Vaterfigur in



Abb. 1

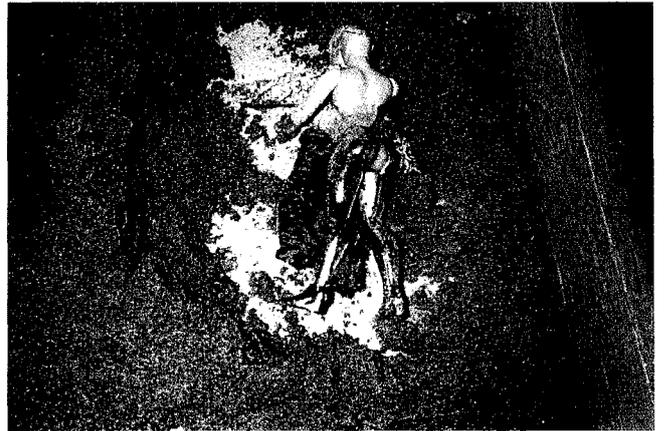


Abb. 2

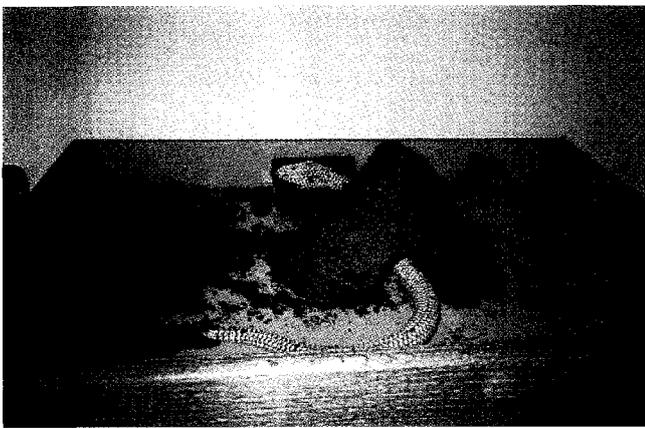


Abb. 3

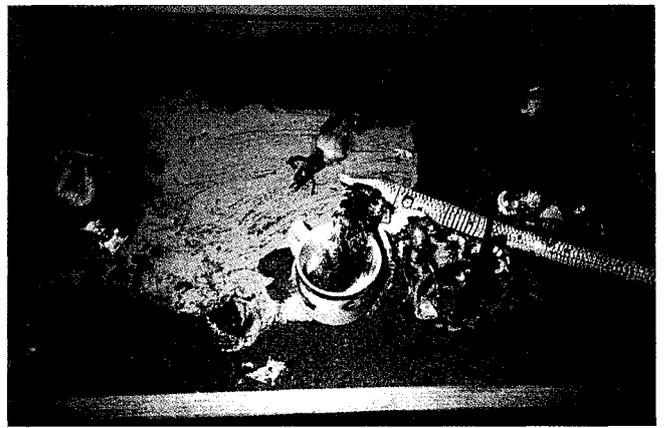


Abb. 4

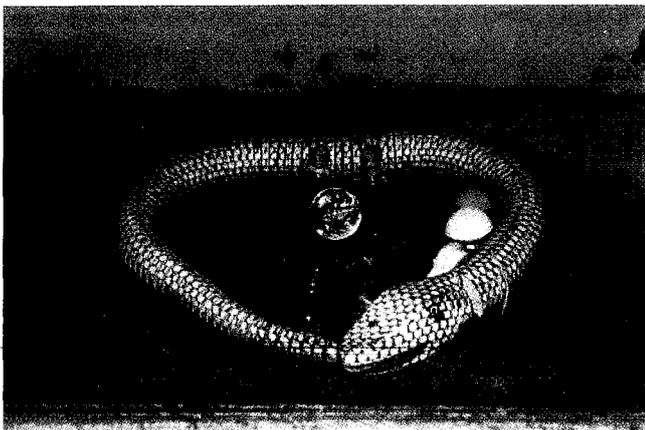


Abb. 5

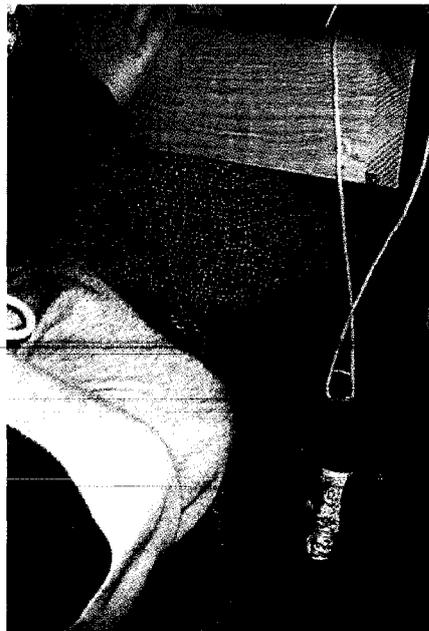


Abb. 6



Abb. 7

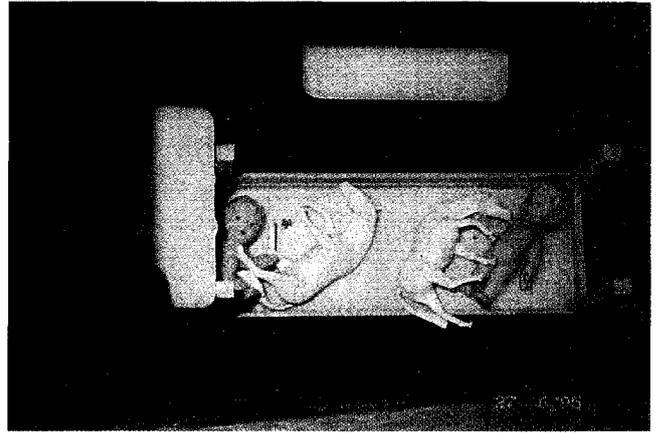


Abb. 8

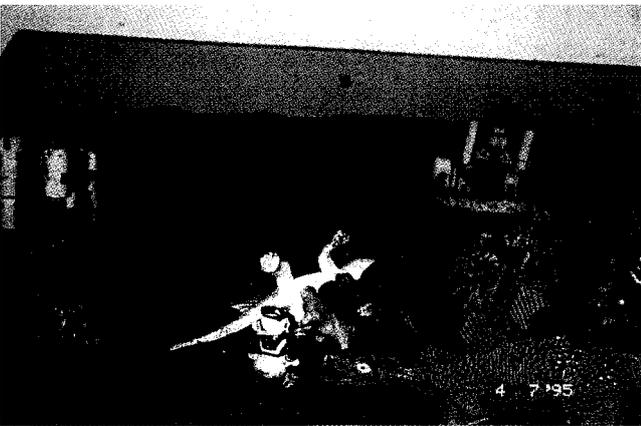


Abb. 9

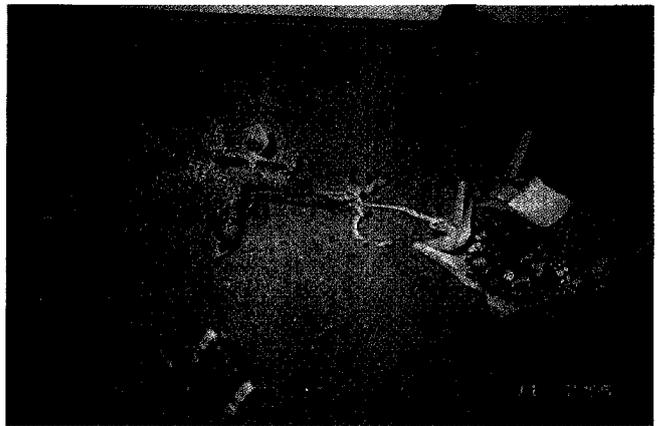


Abb. 10



Abb. 11

meinen Händen zu halten. Die Figur fühlt sich für mich auffallend körperlich an, so wie ich noch nie eine Figur in unserem gemeinsamen Spiel empfunden habe. Beim Angreifen spüre ich, welche enorme Bedeutung dieser Moment auch für Fiona haben muss. Sie kann sich zum ersten Mal vom Vater distanzieren, sich befreien, die Kontrolle über ihn abgeben, ihn mir anvertrauen und damit auch in unsere therapeutische Beziehung vertrauen, dass ihr nichts passieren wird, was sie nicht will. Der neu gewonnene Freiraum kann für ihre eigene Entwicklung genützt werden, sie muss nichts mehr in Schach halten, keine drohende Gefahr mehr bannen.

Fiona übernimmt die Babys und badet sie in der Badewanne. Der Vater steht unter der Dusche. Am Ende der Sitzung meint sie „ich mag jetzt nicht mehr kommen, lass es so stehen wie es ist, ich mag nicht mehr so lange fahren“. Sie weiß, dass sie etwas Wichtiges erledigt hat. Im Überschwang meint sie, jetzt keine Therapie mehr zu brauchen. Sie ist jedoch zu Beginn der nächsten Sitzung auffallend überschwänglich, was für Fiona, die soweit gut Distanz wahren kann, ungewöhnlich ist. Von mir angesprochen, wie das jetzt mit dem Kommen sei, meint sie, sie will „eh weiterkommen, im Auto schläft sie und dann ist sie schon da“. Es wird ein Kuchen für die Mutter gebacken auf dem der Name der Mutter steht. Die Schlange stört nicht mehr wie beim Herzkuchen für die Mutter.

3. Phase: „Passiv wird in Aktiv umgewandelt“

Freud (1923, S. 13) beschreibt in „Jenseits des Lustprinzips“ die Szene eines Kindes, das immer wieder eine Zwirnspule mit den Worten „fort“ wegwirft, um sie dann mit dem Wort „da“ wieder herzuholen. Er meint, es handelt sich dabei um eine aktive Bewältigung dessen, was dem Kind passiv zugestoßen sei, nämlich das Fortgehen der Mutter. Durch die aktive Handhabung dieser Situation, die jetzt vom Kind selbst beeinflusst wird, kann eine Bewältigung stattfinden. Doch bevor Fiona die traumatische Situation spielerisch und aktiv handhabt, muss sie sicher gehen, dass Körperkontakt etwas Lustvolles sein kann.

1. Subphase des lustvollen Körperkontakts

In den folgenden Sitzungen kann man beobachten, wie sich nach diesem einschneidenden Ereignis langsam lustvolle Körperkontakte entwickeln. Fiona meint gleich eingangs, ich solle den Vater spielen, sie die Mutter. Es entwickelt sich dann eine Szene, in der Fiona die Babys nimmt und ihr erstmals auffällt „die sind ja nackert“. Darauf folgt eine sehr liebevolle Szene, in der die Pferdebabys die nackten Menschenbabys abschlecken: „Die täten glauben, du bist Milch von ihnen. Jetzt nuckeln alle am Baby drauf. Die schlecken sie am Bauch ab. Eines wird nicht so lieb gehabt.“ Für die Pferde wird ein Bett gebaut, in das sie hineingelegt werden, daneben liegen die Babys. Es handelt sich bei diesen Berührungen um gleichwertige Partner, beide – Pferd wie Mensch – sind Babys (Abb. 8).

Der Körperkontakt wird über Tiere wieder möglich und nicht bedrohlich erlebt. Für Kinder ist häufig ein

Tier die engste Vertrauens„person“, der man auch die Dinge anvertrauen kann, die den Eltern vorenthalten bleiben. Das Animalische hat etwas sehr Ursprüngliches an sich und bedeutet für mich in diesem Zusammenhang, dass Fiona auf einer tiefen Ebene, unabhängig von dem, was passiert ist, wieder die Möglichkeit für körperliches Vertrauen und Zutrauen gefunden hat. Doch diese Szene war nur der Anfang eines sich immer weiter entwickelnden körperlichen Vertrauensverhältnisses.

Im nächsten Sandbild befindet sich der große grüne Vaterdinosaurier und der liegende Mutterdino, an dem die Dinosaurierbabys saugen. Fiona taucht ganz auf diese animalische Ebene hinunter, die bisherigen menschlichen Spielfiguren verschwinden. Sie wählt die ältesten Tiere unserer Erde aus, um das zu demonstrieren. Der Vaterdino ist ganz lieb, meint sie, die kleinen Dinos dürfen auf ihm herumkrabbeln. Fiona spielt die kleinen Dinos und den Honigbären, ich spiele den Goofy. Von den Burgen wird eine mir zugeteilt, eine gehört Fiona (Abb. 9).

2. Subphase „Passiv wird in Aktiv umgewandelt“

Fiona ist hier nicht mehr das ängstliche Kind, dem etwas zustößt oder das etwas vermeiden muss, sondern sie zeigt mir in aktiver Form, dass ich keine Angst haben muss.

Ich spiele den ängstlichen Goofy, der sich vor dem Dinovater fürchtet. Die Kinderdinos schlecken zuerst den Honigbären, der von Fiona gespielt wird ab, dieser zeigt dann dem Goofy, dessen Rolle ich übernehme, dass der Vaterdino nicht gefährlich ist. Der Schwanz des Vaterdinosauriers wird spielerisch eingesetzt, er zieht die Figuren durch den Sand. Fiona genießt das Zaudern und die vorsichtige Annäherung des Goofy. Dann kommt der Dinovater, und Fiona demonstriert, wie mutig der Honigbär ist, er traut sich seinen Arm in das Maul des großen Vaterdinos zu legen. Er ermutigt den Goofy, das auch zu tun, und verspricht ihm, dass der Vaterdino nicht beißen wird. Der Vaterdino ist lieb und beißt wirklich nicht. Im Gegenteil: er ist lustig und lädt alle ein, von ihm durch den Sand gezogen zu werden. Wiederum zeigt der Honigbär vor den kleinen Dinokindern, dass nichts zu befürchten ist. Fiona hat aktiv die Rolle übernommen, in der sie mir zeigt, dass ich mich vor dem Vaterdino und den Kleinen nicht zu fürchten brauche. Das Auftreten dieses Abwehrmechanismus macht das Spiel lustvoll und locker. Die Szenen wiederholen sich immer wieder, sie treten sogar noch in der Ausklangphase der Therapie gelegentlich auf. Bemerkenswert ist die geschützte Atmosphäre, in der die Kinder in ihrem Gefährt vom Vaterdinosaurier gezogen werden.

Ich stelle hier nur die Marksteine der Entwicklung dar. Es gab zwischendurch immer wieder kurze Ambivalenzen, ob Fiona nun den Vater spielen will oder nicht. Es kam jedoch zu keinem erneuten Rollenwechsel. Weiters entstanden Szenen, in denen der von mir gespielte Vater z. B. für die Babys etwas kochte und die Betten herrichtete. Immer wurde von Fiona explizit gemacht, „der Vater schläft getrennt von den Kindern“.

Manchmal tendiert sie dazu, ihr inneres Vaterobjekt zu verleugnen, und meint dann „ich brauche nur die Mutter, der Vater ist ja schon gestorben“, kurz darauf jedoch „oja, der Vater spielt doch mit“. Mit diesen Worten drückt sie mir die Vaterfigur in die Hand. Nicht nur in den Sitzungsbildern, auch in der Realität wurde Fiona weniger körperscheu. Abgesehen von der Abschiedskussszene in einer der ersten Sitzungen gab es zwischen uns keinen Körperkontakt. Nun springt sie auf kindlich unbeschwerter Art auf mich, als sie nach meinem Urlaub zu ihrer ersten Sitzung kommt. Ein Kitzelspiel beschäftigt uns auch über eine Sitzung hinweg: ich muss Fiona kitzeln und sie zeigt mir, dass sie sich beherrschen kann. Das gleiche passiert dann umgekehrt, doch ich bin sehr kitzelig; Fiona meint, „das muss ich noch üben“. Dieses Spiel ist eigentlich eine Verführungseinladung mit beruhigender Wirkung, denn obwohl sie mich verführt, muss es nicht zwangsläufig zu einem Übergriff kommen. In dieser Zeit trete ich als Spielgefährtin, als äußeres Objekt, in den Vordergrund: wir spielen Gesellschaftsspiele wie Mikado oder Quartett. Sie meinte eines Tages, „das Spiel dauert heute lange, bis zum Abend“, woraufhin ich sage „du willst heute ganz lange bei mir sein, das war nicht immer so“. Fiona: „Ja, früher habe ich manchmal Angst gehabt, aber ich bin trotzdem immer gekommen.“

Das folgende Wortprotokoll zeigt, dass Fiona zwischen Generalisierung, d. h. einer Übertragung des Geschehenen auf den neuen Freund der Mutter, und Differenzierungsfähigkeit (es gibt Männer, vor denen sie sich nicht ängstigt) schwankt. Es entwickelt sich zuerst eine Gesprächssequenz, in der ich mich auf den neuen Freund beziehe, und Fiona sich verhält, was eigentlich für eine unbewusste Gleichsetzung sprechen würde. Auf der bewussten Ebene meint sie jedoch:

Fiona: „Du weißt doch, dass ich keinen Papa mehr habe, ich will nicht über ihn sprechen.“

Therapeutin: „Ich weiß, du siehst deinen Papa nicht mehr.“

Fiona: „Ja, er war böse zu mir, er hat geschimpft, in der Küche und im Wohnzimmer, wenn ich schlimm war.“

Therapeutin: „Glaubst du, dass alle Papas böse sind?“

Fiona: „Nein, der H. (neuer Freund der Mutter) ist nicht böse, der ist lieb. Ich schlafe neben der Mama, dann der H.“

Therapeutin: „Am Anfang, wie du zu mir gekommen bist, warst du dir nicht ganz sicher, ob ich nicht auch böse zu dir bin.“

Fiona: „Ja, aber du warst nie böse zu mir.“

Wie um das Gesagte zu demonstrieren, entsteht ein Sandbild, in dem ich als Goofy dem Vaterdino, der der gefährlichste von allen ist, sogar die Zähne mit Zahnpaste eincremen und ihm dann noch die Hand ins Maul stecken kann. Der Oralverkehr muss weggeputzt werden, damit er nicht mehr gefährlich ist. In der Dokumentation meint Fiona: „Pferdekinder, Dinokinder stehen im Kreis und geben sich Bussis“ (Abb. 10).

Während dieser Zeit (die Therapie dauert nun bereits eineinhalb Jahre) ereignete sich folgender Zwischenfall: Fiona hat sich mit ihrer Freundin Clarissa auf der Straße

die Hose runtergezogen, um laut Mutter die Aufmerksamkeit von Männern auf sich zu ziehen. Dieses Ereignis und die darauf folgenden strafenden Worte der Mutter waren zu real und damit der ursprünglichen traumatischen Situation zu nahe. In der anschließenden Sitzung gelingt die Trennung von der Mutter nicht. Fiona meint, sie will nicht mehr zu mir kommen und ich soll sie in Ruhe lassen. Ich erkläre, dass ich noch nie etwas getan hätte, was sie nicht will, und ich lasse sie auch in Ruhe, denke aber auch, dass sie sich ärgert, weil die Mutter nun ihre Therapiestunde mit der Erzählung in Anspruch genommen hat. In der nächsten Sitzung meint Fiona, sie war so ärgerlich, weil sie mir das Ereignis erzählen wollte und nicht die Mama. Sie möchte dann einen Zettel haben, auf den sie in Volksschulschrift das Wort „FABOT“ für Verbot schreibt. Den Zettel muss ich dann halten, Fiona versucht ihn mit dem Finger zu durchbohren. Sie kämpft in dieser Szene zum ersten Mal gegen ein reales Verbot der Mutter an, welches sie internalisiert hat und nun schwarz auf weiß aufschreibt. Damit hat sie auch zum ersten Mal real die Möglichkeit, dagegen anzukämpfen, da die Sicherheit, dass das Verbot hält, groß geworden ist und nicht in einer Verführung endet. Dieses Mal war die Mutter klar: die Mädchenpöpos sind nicht für die Männer bestimmt.

4. Phase: „Es ist Frieden, keiner schließt Frieden“

Fionas Mutter hat in der Zwischenzeit einen anderen Mann kennengelernt, mit dem sie seit ca. einem halben Jahr befreundet ist. Sie kündigt mir an, dass Fiona und sie in das Haus dieses Mannes ziehen werden, der auch einen 11-jährigen Sohn und eine 9-jährige Tochter hat. Schon bis jetzt nahm die Mutter eine längere Autofahrt in Kauf, um Fiona zur Therapie zu bringen, doch nun wird es wirklich schwierig, da der neue Wohnort noch weiter entfernt liegt. Der bevorstehende Umzug heißt für Fiona und mich, dass die Therapiestunden nun nur noch sechswöchig, dafür aber zweistündig abgehalten werden. Die Mutter meint in diesem Zusammenhang, ihre größte Angst sei es, dass Fiona mit 12 Jahren zu ihr sagen könnte, „Eva, wer ist das?“ Sie will nicht, dass der Kontakt zu mir abreißt, und schon gar nicht, dass Fiona mich vergisst.

Fionas Vater, der bis vor kurzem die Tat immer noch verleugnet hat, wird jetzt demnächst seine Gefängnisstrafe antreten müssen; auch die Scheidung ist seit einem halben Jahr gerichtlich vollzogen.

Die letzten Sitzungen waren mit Mikado- und Würfelspielen vergangen. In einer Sitzung bekomme ich sogar ein Wiedergutmachungsbussi, nachdem sie mich herumkommandiert hatte. Ich bereite Fiona auf die Änderung in unserem Therapieplan vor, was in ca. zwei Monaten der Fall sein wird. Sie übergeht meine Hinweise und möchte offensichtlich nichts davon wissen. Dennoch war diese letzte Sitzung der wöchentlichen Frequenz von einer Abschiedsatmosphäre geprägt:

Therapeutin: „Wird das heute ein Abschiedsspiel?“

Fiona: „Nein, ein Friedensspiel, einmal muss man Frieden haben. Die Mama hat immer Frieden, jetzt darf ich auch einmal Frieden haben.“

Therapeutin: „Wer schließt Frieden?“

Fiona: „Es ist Frieden, *keiner schließt* Frieden.“

Therapeutin: „Freust du dich auf dein neues Zuhause?“

Fiona: „Ja, der H. ist lieber als der Papa, der spielt Kitzeln und erzählt Witze.“

Therapeutin: „Wir haben auch Kitzeln gespielt.“

Fiona: „Ja, du musst noch üben nicht zu lachen.“

Ich frage Fiona, ob sie lange bei mir war, sie meint „nein kurz, zu kurz“.

Therapeutin: „Ich glaube auch, dass die Therapie noch nicht ganz zu Ende ist“ und erläutere den neuen Sitzungsplan. In dieser Stunde passieren Fiona einige Missgeschicke: sie reißt einer Puppe den Arm aus, der Luster des Spielhauses fällt herunter, Tisch und Sessel werden umgeworfen.

Fiona möchte dann eine Kerze haben, die sie anzündet und in das Haus stellt. Vater, Mutter und Kind sitzen um den Tisch herum, es ist Essenszeit.

Das Baby ist das weibliche Mädchen und wird von der Mutter gehalten, der Vater sitzt daneben. Um der Szene noch einen feierlichen Ton zu geben, trägt sie das Haus mit der Kerze in das dunkle Badezimmer (Abb. 11).

Literatur

Heidegger M (1927) Sein und Zeit. Niemeyer, Halle

Finkelhor D (1979) Sexually victimized children. Free Press, New York

Freud S (1923) Jenseits des Lustprinzips. Internat Psychoanalyt Verlag, Wien

Freud S (1971) Hysterie und Angst. Studienausgabe, Bd VI

Freud S (1898) GW, Bd I

Ferenczi S (1933) Sprachverwirrung zwischen Erwachsenen und dem Kind. Die Sprache der Zärtlichkeit und der Leidenschaft. Bausteine, Bd 3. Huber, Bern, S 511–525

Hermann J, Hirschmann L (1981) Father-daughter incest. Am J Psychiatry 138/7: 967–970

Hirsch M (1990) Zur Psychodynamik des sexuellen Missbrauchs in der Familie. Springer, Wien New York

Hirsch M (1996) Wege vom realen Trauma zur Autoaggression. Forum Psychoanal: 31–44

Kalff D (1996) Sandspieltherapie. Seine therapeutische Wirkung auf die Psyche. Reinhardt, München (1. Aufl 1957, Rascher, Zürich)

Kidd J, Kidd S (1990) Experiential method. Peter Lang, New York

Ogden T (1995) Frühe Formen des Erlebens. Springer, Wien New York

Winnicott DW (1974) Vom Spiel zur Kreativität. Klett-Cotta, Stuttgart

Wintersberger S: Realer Inzest (Referat, gehalten im November 1995 im Wiener Arbeitskreis für Psychoanalyse)

Wolfram E (1996) Phänomenologische Psychotherapieforschung: Die Methode des Erkenntnisgewinns aus Erfahrung. In: Pritz A (Hrsg) Psychotherapie – eine neue Wissenschaft vom Menschen. Springer, Wien New York, S 323–340

Korrespondenz: Dr. Mag. Eva Wolfram, Währingerstraße 62/16, A-1090 Wien, Österreich, Tel./Fax 317-8484

Wolfram Eva, Mag. rer. nat., Dr. phil., Wien, Psychotherapeutin, Gruppenanalytikerin, Klinische Psychologin, und Supervisorin in freier Praxis (Schwerpunkt: Kindertherapie). Studium der Psychologie in Wien, Forschungsstipendium am California Institute of Integral Studies, San Francisco (Forschungsschwerpunkt: Phänomenologische Psychotherapieforschung).